



# PLACE A DIEU!

---

## La Famille Chrétienne.

VOL. 3 — No.6 — Nov. 1899.



### LA TOUSSAINT.

( *Calendrier de Hull.* )

 L'ÉGLISE a institué la fête de la Toussaint pour ne pas oublier ceux de ses saints enfants qui ne reçoivent jamais d'hommages. On peut affirmer, sans ambition comme sans crainte, que Dieu a compté des saints dans toutes nos familles; c'est donc un devoir de les honorer aujourd'hui, un avantage de se rappeler leurs exemples, un profit de les invoquer.

A la plupart d'entre nous il a été possible de voir de près les vertus de nos parents, la vie pieuse et la mort calme et vraiment chrétienne de quelqu'un de nos proches. S'il fallait opérer des prodiges pour aller au ciel, s'il était besoin, pour conquérir là-haut une belle couronne, de faire des actions héroïques, extraordinaires, on pourrait être embarrassé pour désigner parmi ses proches ou ses ascendants une telle illustration ; mais qui ne sait que, pour se sauver, il suffit de bien accomplir les devoirs de son état, chacun dans sa sphère respective ?

Dans ces conditions, tel a vu, connu, et surtout aimé sa mère. Elle a vécu longtemps sous les regards de Dieu, attachée à ses devoirs sous tous les rapports possibles ; pieuse, timorée, elle observait avec amour les commandements divins ; la prière était sa consolation et l'Eucharistie sa force. Dans le monde elle était douce, modeste, bienveillante et charitable toujours ; elle aidait le pauvre de ses épargnes, même du nécessaire, ou édifiait le riche par le support de sa médiocrité. Dans son intérieur, on la voyait occupée de sa maison, affectueuse et soumise, attentionnée auprès de ses enfants, vigilante surtout du côté de leur âme, employant à propos la fermeté et l'indulgence. Et enfin, au terme d'une carrière remplie sans éclat, mais avec une fidélité exemplaire à tous ses devoirs, elle s'éteint laissant tout en ordre, calme et résignée, soutenue par les sacrements, rendant son âme à Dieu, heureux de l'accueillir !... N'est-ce pas là une prédestinée, une élue, une sainte ? Dans le cercle plus ou moins étendu de sa parenté, qui n'a pas vu ou connu un si bel exemple ?

Encore une autre raison de croire que le ciel a ouvert ses portes à l'un des nôtres. Où sont les rares familles qui n'ont pas vu s'envoler un de ces anges qu'on appelle des petits enfants ? S'il était possible de le dire, sans crainte de soulever un tressaillement dans le cœur d'un père et jusqu'au fond des entrailles maternelles, on oserait s'écrier avec les sentiments et l'accent de la foi : Heureuses les familles auxquelles Dieu a accordé cette grande faveur ! Le Sauveur a dit que la mère oublie toutes ses douleurs quand elle donne un enfant au monde ; combien donc ne devrait-elle pas se réjouir quand elle a donné un enfant de plus au ciel !... Mère

désolée, mère chrétienne, au milieu de vos larmes, que chacun comprend et respecte, levez les yeux en haut et consolez-vous d'être aussi heureuse, car vous êtes sûre d'avoir donné un nouvel ange à Dieu !

Et ainsi, sans chercher d'autres exemples, il n'est pas de famille qui ne puisse se louer de compter un saint parmi les élus. Mais, comme il faut se garder de s'arrêter à cette douce certitude et de caresser sans profit une si consolante conviction ! Le culte des saints n'est pas une simple théorie, il réveille de grands sentiments dans le cœur de l'homme et du chrétien lorsqu'il s'agit des saints qui nous appartiennent par les liens du sang, et qui sont nos modèles et nos protecteurs naturels.

On dit souvent que les liens les plus sacrés se relâchent et se dissolvent, que l'esprit de famille s'affaiblit, s'il n'est déjà complètement éteint ; n'y aurait-il pas un moyen d'en renouveler la sève et la puissance ? Que le père dise souvent, comme Tobie, à ses enfants réunis autour de lui : Nous sommes les enfants des saints et les enfants doivent ressembler à leurs pères. Que les premiers rendus au ciel comptent sur notre souvenir, comme les derniers comptent sur leur secours et sur leur protection". Et ainsi, ils s'efforceront tous de se rendre à l'envi dignes les uns des autres et surtout dignes de Dieu. Aucun d'eux n'oubliera qu'il faut être saint sur la terre pour jouir du bonheur des saints dans le ciel.

---

## LE JOUR DES MORTS.

Jeudi, 2 novembre.

Avec la chute des dernières feuilles, avec le linceul de la première neige, avec les premiers jours de l'hiver, où la terre semble s'évanouir dans le sombre déclin des choses, voici venir le Jour des Morts.

Aucune famille n'est exempte des tristes souvenirs, des sombres visions qu'évoque le 2 novembre : du palais des rois à la plus humble chaumière, qui n'a souffert ? Qui n'a pleuré ? Qui n'a à prier pour un être cher, fils, mère ou sœur, dont la mort a laissé au cœur une blessure toujours saignante ?

De tout temps et partout on a offert des sacrifices et prié pour les trépassés, mais ce ne fut qu'en 996 que saint Odilon, abbé de Cluny, institua, dans tous les monastères de son ordre, la fête de la commémoration de tous les fidèles défunts, telle qu'elle est établie dans l'Eglise. Cette fête, qui répondait si bien au désir des cœurs affligés, approuvée par les Papes, fut bientôt célébrée dans toute la chrétienté.

Autrefois, de touchants usages marquaient ce jour ; de nombreuses aumônes étaient faites aux pauvres, au nom des morts aimés ; les artisans travaillaient gratuitement pour les indigents, en souvenir des êtres chers manquant au foyer, et les cultivateurs faisaient de larges distributions de blé, symbole de la résurrection des corps, selon saint Paul.

Si, de nos jours, ces usages ne sont malheureusement plus en vigueur, le culte des morts est resté dans tous les cœurs, et les églises et les cimetières sont, au 2 novembre, partout envahis par la foule émue et recueillie, de ceux qui prient, de ceux pleurent.

La religion unit dans une même prière tous ceux qui gémissent dans l'étreinte de la douleur : sous la croix de marbre qui abrite les restes du grand de la terre, comme sous la simple croix de bois qui protège la fosse de gazon du pauvre. Elle fait entendre de consolantes paroles ;

“ Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, ils se reposeront de leurs travaux et leurs bonnes œuvres les suivront. ”

“ Consolez-vous, la tombe, c'est le berceau de l'immortalité. ”

### J'attends !

Un homme compatissant visitait un cimetière : il suivait en méditant ces longues allées silencieuses quand il rencontra un tombeau recouvert d'une pierre où était gravé un seul mot : “ *Expecto ! J'attends !* ” Cette seule expression renferma pour lui tout un discours et un grand sujet de méditation. Il se reprocha d'oublier les morts et prit la résolution de réparer les négligences passées

O pauvres âmes ! depuis combien de temps vous attendez ! combien d'ingrats qui vous oublient !

Oh ! ce vieux père qui, courbé sous le poids de la douleur, suit, passif, le cercueil de son fils, où trouvera-t-il la force de supporter le coup qui le brise ? Quelle pitié envahit le cœur à la vue de ce veillard qui va se trouver seul au foyer glacé où ses jours s'écouleront sans l'espérance, cette divine consolation des malheureux... " La prière est comme une blanche aurore qui se lève sur nos chagrins pour en dissiper les ténèbres et faire voir le ciel aux yeux noyés de pleurs. " Quel baume pour le cœur meurtri que de s'épancher au pied des autels ! et comme les chrétiens se sentent véritablement frères dans la douleur et dans l'espérance que le jour des fidèles trépassés ravive !

En effet, qui n'a fait la charité d'une prière au mort ignoré dont le souvenir secouait de sanglots une femme inconnue agenouillée près d'une humble sépulture ?

Devançant un peu la fête des morts, il y a quelques jours, dans le cimetière, j'ai assisté à un spectacle dont le souvenir m'émeut encore. Trois frères visitaient ensemble la tombe de leur mère. Rien de poétique, de beau, comme l'attitude simple et recueillie, la prière émue de ces trois hommes jeunes et forts, inclinés sous la croix qui abritait leur mère aimée.

Sans trop m'en rendre compte, et par cette sympathie si naturelle aux chrétiens qui souffrent, je me trouvai priant avec eux pour *leur morte*, sans les connaître autrement que par cette rencontre fortuite dans le cimetière, et, sous l'empire de mon émotion, je me disais : Dieu, après avoir fait ce chef-d'œuvre sublime, le cœur d'une mère chrétienne, ne lui réserve-t-il pas, comme surcroît de récompense, de voir le bien lui survivre en ses enfants ?

---

Si Dieu permettait aux âmes de revenir sur la terre écouter le bruit qui se fait autour de leur nom ; si, témoins invisibles, elles venaient prêter l'oreille aux discours qui remplissent vos soirées d'hiver : hélas ! le plus souvent, elles s'en retourneraient dans leur lit de douleur avec une douleur de plus : elles s'écrieraient inconsolables : Ah ! c'est fini ; ils m'ont oubliée : oubli complet et universel : oubli sur mon nom, personne ne le prononce plus : oubli sur mon tombeau, personne ne le visite plus : oubli sur ma mort, personne ne pleure plus !

Cette femme ainsi pleurée ne voit-elle pas ses fils restés unis et gardant dans leur âge viril leur amour à leur mère et leur espoir en Dieu?...

Oh ! Comme nous hommes, chrétiens, nous devons plaindre ceux qui n'ont pas ces consolations dans les déchirements de la mort de l'être aimé : la foi en la promesse divine et la certitude de l'éternelle vie où, selon la parole de Saint Jérôme, " les familles se reconstitueront ".



### Prions pour les morts.

Vous apprenez qu'un tel est mort : " Un tel est mort, " dites-vous ; et vous enfouissez ce mort dans l'oubli, comme le fossoyeur qui jette sur le cercueil sa dernière pelletée de terre... Et, pourtant, on vous demandait autre chose ; on implorait pour cette âme l'aumône d'une prière, d'un *De profundis*. Vous n'avez pas songé à donner cette aumône ! O homme de peu de foi, de peu de charité ! Vous me répondez : " Mais on en finirait pas, s'il fallait dire des prières à chaque lettre de faire part ! " — On n'en finirait pas ? La longueur d'un *De profundis* vous effraie ? Qu'à cela ne tienne ! Donnez du moins ; mais, donnez de bon cœur.

Serait-il trop long, par exemple, de dire, en réponse à la lettre de faire part : *Pie Jesu Domine, dona ei requiem. — Doux Seigneur Jésus, donnez-lui le repos éternel ?* Ou bien : *Mon Jésus, miséricorde ?* ( 100 jours d'indulgence. )

Et combien cela serait agréable à Celui qui a dit : " Je me souviendrai d'un verre d'eau donné en mon nom ! " Et combien cela serait salutaire à cette âme qui est peut-être torturée dans le feu du Purgatoire : *Crucior in hac flamma !* Et combien d'actes de charité vous auriez accumulés à la fin de votre vie ! Et combien de trésors vous auriez entassés dans le ciel ! Et combien d'a-

mis vous vous seriez ménagés au Paradis, qui, un jour, viendraient vous en ouvrir la porte !

Oh ! dites à chaque lettre de faire part qui vous arrive, dites à chaque cercueil que vous voyez passer, de près ou de loin : *Mon Jésus, miséricorde !* Jetez au vent ce simple mot, il ne se perdra pas ; le Sauveur Jésus l'entendra, et, là-haut, il vous inscrira parmi les bienheureux : "*Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde.*"

**D. 19.** Ste Elizabeth, princesse de Hongrie, sœur du Tiers-Ordre.

**M. 21.** Présentation de la B. V. Marie Mère de Dieu, au temple.

**. 30.** S. André, apôtre ; attaché à une croix, il y demeura vivant pendant deux jours, sans cesser d'instruire le peuple.



## VIEILLES RECETTES D'ECONOMIE

### politique ET domestique

1. Dieu n'a pas voulu que le pain poussât sur un arbre.
2. Le pain ne se découvre pas il se gagne.
3. Un cheval qui a trois maîtres est toujours mal chargé.
4. La faim n'entre pas chez l'homme diligent.
5. Renard qui dort ne prend pas de poules.
6. Les copeaux ne tombent pas seuls ; il faut qu'on les coupe.
7. Ce qu'on fait soi-même est plus vite fait que le travail que l'on confie à d'autres.
8. Celui qui veut avoir des œufs, doit trouver bon que les poules chantent ; celui qui veut avoir du miel ne doit pas craindre l'aiguillon des abeilles.
9. C'est un mauvais forgeron que celui qui ne peut supporter la fumée.
10. Bien commander fait bien obéir.
11. L'œil du maître est le meilleur engrais.
12. Le maître avec un seul œil, voit mieux que le serviteur avec quatre.

La Famille Chrétienne présente ses plus respectueux hommages à Monseigneur Diomède Falconio, représentant du St Siège au Canada.

Cette délégation permanente, témoignage de l'affection que le Saint Père porte à notre pays, resserrera davantage encore les liens déjà si forts et si étroits qui nous unissent au Vicaire de Jésus-Christ.

Nous demandons à nos pieux lecteurs d'unir chaque jour dans leurs prières le nom de Monseigneur Falconio à ceux du Souverain Pontife, de nos saints évêques, de nos dévoués prêtres.

## SALUT A MARIE.

### ESPRIT DE PRIERE DE MARIE.

**J**E vous salue, ô suave Vierge Marie, que Dieu consolait par le commerce familier des Anges, et par l'ineffable joie d'une conscience sans tache; obtenez-moi, je vous prie, par vos mérites, d'aimer la tranquillité et le silence, et de m'appliquer avec une vraie affection de cœur, et avec la joie d'une âme sereine, à la prière et aux autres exercices spirituels. Que ces saintes occupations soient mes plus chères délices, tant que je serai retenu dans cette misérable prison de mon corps.

## LE CAS DE M. TROUSLARD.

Figurez-vous qu'elle s'était mis dans la tête de lui servir maigre le vendredi !.....

Maigre ! à lui?... Trouslard !... membre de la loge " La Flamboyante " Non ! ça ; c'était raide !

Seulement, les femmes ne doutent de rien ! Surtout la sienne, à Trouslard ? Une toute petite, qui ne disait pas grand' chose ; une créature maigre et pâle, pilier d'église, mais royée, finaude en diable, à rendre des points à Escobar lui-même.

D'abord, elle s'y était prise en douceur.

Un vendredi, elle lui avait servi une sole normande, mais là, une sole..... à en pleurer !.....

C'était bon ..... bon !..... à s'en lécher les doigts jusqu'à l'omoplate ! C'était si bon, que Trouslard n'a rien dit ; mais, déjà, il flairé le coup de Jarnac..... Ah ! les Jésuites !.....

Vendredi suivant : deux gentilles petites truites saumonées... des amours de truites, à la maître-d'hôtel, qui nageaient, toutes roses, sur un joli beurre blond, mousseux comme une chevelure de chérubin !.....

Ah ! qu'elles étaient bonnes ces petites truites !

Troisième vendredi..... un mulot qui étendait ses nageoires gris argent sur un gai persil tout frais, parfumé comme le printemps !

Mais, cette fois, Trouslard s'arrache résolument aux délices de Capoue. On est de la Loge, ou on n'en est pas !

" Dis donc la bourgeoise ? Ce mulot-là, il est..... de ta famille ?.....

..... ?? ( Et avec des yeux d'un candide, d'un étonné !..... )

— Taratata..... Voyons, me prends-tu pour une buse, oui ou non ? "

• Alors Madame, très doucement :

" Voyons, mon ami, pourquoi te prendrais-je pour une..... ? Comment as-tu dit ? "

Mais Trouslard est déjà au plafond :

“ Oh ! les femmes !.....des serpents qui vous glissent dans les doigts....., des façades impassibles, derrière lesquelles palpète un monde de combinaisons !..... des êtres qui vous laissent monter, bouillir, vous mettre en fureur, vous retourner les sangs....., qui disent “ oui ” à tout ! mais leur idée est toujours là, dans leur trou de cerveau ! Elles la tairont pendant l'orage ; seulement, à peine passé..... tout de suite, la marche convergente pour reprendre le terrain perdu, pour lasser l'homme, l'énerver, lui faire demander grâce !..... Mais moi, tu sais, je m'appelle Trouslard !. Creuse ce nom-là, et tu verras que c'est inutile, qu'il n'y a pas de moyen, que tu n'es pas de force, et que je ne mangerai pas de poisson !....., et que....., et que.....

— Ah ! fait-elle, de sa voix blanche, c'est pour le poisson que tu te..... ?

— Oh ! ne mens pas....., tu le sais bien !

— ..... Et comment puis-je le savoir ? ..... Tu n'as rien dit....

— Jésuite !!!

— Mais cela suffit ; ne te fâche pas..... Tu n'auras plus jamais de poisson.....

— Mais si ! j'en veux du poisson.....

— Alors..... ?

— Mais pas le vendredi..... jamais le vendredi !..... jamais !

— Très bien. ”

Et Trouslard, tout fumeux, se remet sur sa chaise.

Sa femme le regarde, de ses yeux tranquilles :

“..... Tu sais..... j'ai choisi le vendredi, pour ne pas faire deux sortes de manger..... Et puis, le vendredi, c'est jour d'arrivage : le poisson est frais et varié..... et moins cher.....

— C'est ça..... je devine le coup..... tu vas me servir mercredi ou dimanche un maquereau pourri, ou desséché ! Ah ! mon pauvre Trouslard ! Ah ! les femmes ! etc..... ”

( Voir plus haut. )

Trouslard n'a pas eu toutes les catastrophes prévues. On ne l'a pas victimisé sur le terrain du maigre.

D'ailleurs, pour couper court à tout, chaque jour il fait gras, aussi gras que possible.

Si vous le voyiez trancher un rosbif... Vlan!... vlan!!.....  
Et son coup de fourchette! Et du bon vin!.....

Aussi, il vous a une mine de poterie étrusque, avec des yeux bien rouges, à fleur de peau.

Et quel air de dédain dans le tête-à-tête avec sa femme, pendant le Carême surtout.

Faut-il qu'elle soit en retard, l'Église!.....

Obliger au maigre à l'aurore du XX<sup>ème</sup> siècle! Comme si la côtelette n'était pas aussi bonne le mercredi et le vendredi que les autres jours..... Ah! miséricorde!.....

Quelquefois, Trouslard a pourtant des heures d'attendrissement: " Ma pauvre enfant, elle te tue, l'Église! Ainsi moi..... je suis taillé!..... regarde-moi ces biceps-là....., je t'assommerais d'un coup de poing... Eh bien! un jour de maigre me démonte... me met sur le flanc! Bien plus....., tu ne le croiras pas....., tu vas penser que c'est à cause de ma Loge que je te dis cela, mais ça me fatigue..., ça m'anémie, rien que de te voir faire maigre..., tellement c'est débilitant!!..... Seulement, les curés t'ont tant suggestionnée!..... "

Un gros bonhomme, le teint à la fois rouge et jaune, dans le cabinet du fameux docteur B...

Les deux hommes sont assis, en face l'un de l'autre, sur deux fauteuils bas.

Le médecin, sa montre d'une main, tête, de l'autre, le pouls de Trouslard, lequel a l'air horriblement inquiet.....

"..... Vous dormez la nuit..... ?

— Presque plus!..... ou alors des rêves ridicules, effrayants... Cette nuit, je me suis réveillé en criant; je croyais avoir un Jésuite de 400 livres assis sur l'estomac!.....

— Et la digestion?.....

— Mauvaise..... Et, pourtant, je prends de l'eau de Vichy à me noyer!.....

— Votre langue?..... "

Et Trouslard sort une langue !.....

“ Oh !... la la !!... fait simplement le docteur.

— Je suis.....?? balbutie Trouslard.

— Non ! mais, vous savez, il est temps ! ”

Et le docteur écrit, tout en parlant : suppression *absolue* de toute espèce de viande rouge ; suppression du vin ; suppression du café ; suppression de tout alcool ; suppression.....

— ..... Alors, supprimez-moi aussi en même temps, fait Trouslard, les yeux tout ronds !.....

-- Très simple, vous n'avez qu'à continuer à vous pourrir l'estomac de viande ; dans trois mois le pylore est fermé, et vous mourez de faim.

— ..... de faim !!

— ..... Tel que j'ai l'honneur de vous le dire !..... ”

..... Ce soir-là, quand Trouslard rentra, il avait l'air effondré, déconfit.

Et comme sa femme l'aidait à se débarrasser de son pardessus “ ..... Ah ! ma pauvre fille..... je suis flambé !..... il a encore vaincu, ton Galiléen.....

— Vaincu.....? fait-elle de sa voix tranquille.

— Oui....., je suis aux légumes !....., toute ma vie !..... Carême toute l'année !..... Hein.....? tu vas pouvoir m'en enfourner des navets !..... ”

Et, dans l'ombre, la femme eut un de ces silencieux sourires, faits de pitié et d'ironie, qui en disent bien long à ceux qui savent les lire.....

PIERRE L'ERMITE.

Un bambin, pas plus haut que cela, fait des efforts sans succès pour atteindre la poignée de la sonnette à l'entrée d'un hôtel. Un monsieur qui passe le soulève un peu pour qu'il puisse sonner, et le petit tire de toutes ses forces.

Puis, se retournant vers le monsieur aimable, d'un sourire malin :

— Et maintenant, courons, Monsieur, les gens vont venir !

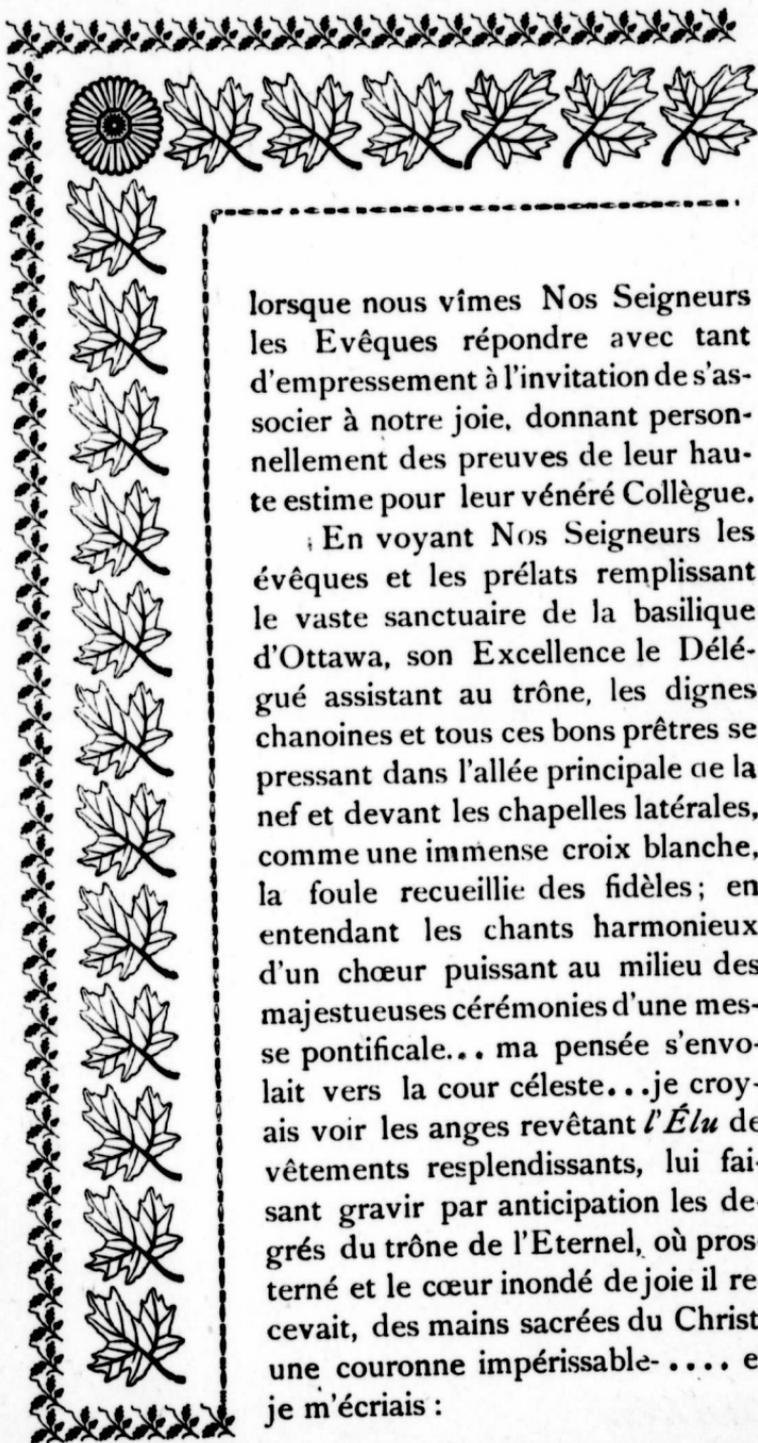


## Les fêtes JUBILAIRES d'Ottawa.



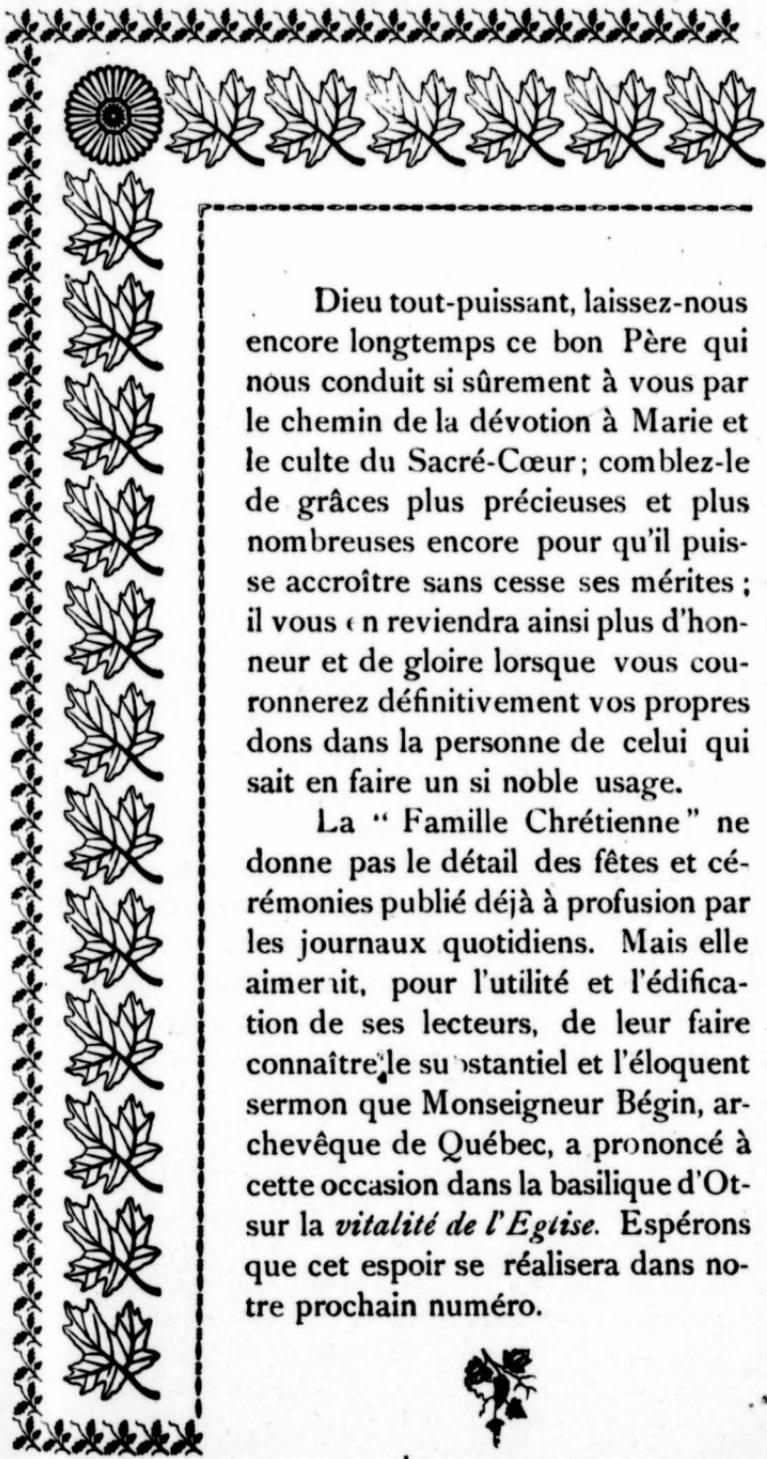
LE diocèse d'Ottawa était tout entier dans l'allégresse du 22 au 27 Octobre; une sainte joie régnait jusque dans les plus petites paroisses, car tous les fidèles du diocèse avaient voulu contribuer aux belles *Fêtes Jubilaires de Monseigneur Duhamel, archevêque d'Ottawa*. Le clergé, surtout, qu'il dirige avec tant de sagesse depuis un quart de siècle, tenait à témoigner publiquement, solennellement, de son affection et de sa vénération pour celui qui a toujours été pour nous tous un *Père* plein de bonté, un *Chef* zélé et prudent, un *Conseiller* clairvoyant.

Aussi combien fut grand notre bonheur lorsque le représentant immédiat du Souverain Pontife voulut bien accepter de rehausser par sa présence notre fête de famille, etc



lorsque nous vîmes Nos Seigneurs les Evêques répondre avec tant d'empressement à l'invitation de s'associer à notre joie, donnant personnellement des preuves de leur haute estime pour leur vénéré Collègue.

En voyant Nos Seigneurs les évêques et les prélats remplissant le vaste sanctuaire de la basilique d'Ottawa, son Excellence le Délégué assistant au trône, les dignes chanoines et tous ces bons prêtres se pressant dans l'allée principale de la nef et devant les chapelles latérales, comme une immense croix blanche, la foule recueillie des fidèles; en entendant les chants harmonieux d'un chœur puissant au milieu des majestueuses cérémonies d'une messe pontificale... ma pensée s'envolait vers la cour céleste... je croyais voir les anges revêtant *l'Élu* de vêtements resplendissants, lui faisant gravir par anticipation les degrés du trône de l'Eternel, où prosterné et le cœur inondé de joie il recevait, des mains sacrées du Christ, une couronne impérissable-.... et je m'écriais :



Dieu tout-puissant, laissez-nous encore longtemps ce bon Père qui nous conduit si sûrement à vous par le chemin de la dévotion à Marie et le culte du Sacré-Cœur; comblez-le de grâces plus précieuses et plus nombreuses encore pour qu'il puisse accroître sans cesse ses mérites; il vous en reviendra ainsi plus d'honneur et de gloire lorsque vous couronnerez définitivement vos propres dons dans la personne de celui qui sait en faire un si noble usage.

La " Famille Chrétienne " ne donne pas le détail des fêtes et cérémonies publié déjà à profusion par les journaux quotidiens. Mais elle aimerait, pour l'utilité et l'édification de ses lecteurs, de leur faire connaître le substantiel et l'éloquent sermon que Monseigneur Bégin, archevêque de Québec, a prononcé à cette occasion dans la basilique d'Ot-sur la *vitalité de l'Eglise*. Espérons que cet espoir se réalisera dans notre prochain numéro.



## BON SENS ET POLITIQUE.

Une grave question agite notre pays en ce moment et nous attire un jet continu de bave et une pétrarade étourdissante de la part des fanatiques francophobes d'Ontario. C'est l'envoi d'un contingent canadien de 1000 hommes pour aller couper la gorge aux Boërs qui ne nous ont fait aucun mal ; ou se la faire couper, suivant les circonstances, par des gens qui nous demandent avec étonnement ce que nous pouvons avoir à faire chez eux.

La question se présente sous un triple aspect : au point de vue du bon sens, au point de vue politique, au point de vue de la conscience.

Baptiste dit à Paul : Le gros marchand Joe Napoléon Chamberbull qui demeure là-bas dans son île veut te prendre ta terre. Je ne trouve pas ça très bien de prendre le bien du prochain, je crois même que c'est très-mal. Mais comme je vais à son magasin vendre mes produits et acheter mes provisions, je m'en vais lui aider à te dépouiller. Je n'en aurai pas grand profit, mais je vais faire le brave et montrer que je suis loyal et que je ne crains pas de verser mon sang pour celui qui sait si bien gagner de l'argent sur mon dos. — Voilà pour le bon sens.

Pour la politique, c'est beaucoup plus compliqué. D'abord le bon sens n'a généralement rien à voir dans cette maison là. Pourtant la question se pose facilement, semble-t-il : " Le gouvernement avait-il le droit, sans consulter les chambres, d'équiper et expédier un contingent de soldats aux frais du pays ? " Il semblerait qu'il suffit de répondre oui ou non. — Hé bien, vas-y-voir, mon bon ; et si tu peux les mettre d'accord, tu viendras me le dire. Je te souhaite bien du plaisir !

En attendant voici un fait d'autant plus admirable qu'il est plus rare : un député, homme de cœur, qui pense que la logique et le bon sens ont droit de cité dans les affaires publiques, et qui sacrifie sa position et ses deniers pour mettre d'accord sa conduite et sa conscience. Saluons donc M. Henri Bourassa, député de Labelle, et puisqu'il veut bien s'en charger laissons lui le soin de traiter notre question au point de vue politique :

Reste pour nous le troisième point de vue, celui de la conscience. Ici nous sommes en pleine lumière, du moins en ce qui concerne les principes théologiques ; car si dans l'application il y a quelque obscurité, elle ne provient pas de l'enseignement de l'Eglise qui est toujours clair et précis, mais elle est causée par la *boucanne* des passions humaines.

L'Eglise donc, comme une bonne mère, pourvoyant à toutes les nécessités morales, aussi bien de la vie publique que de la vie privée, trace, par un théologien, les règles suivantes concernant les soldats qui partent pour la guerre. (Gury et Ballerini, Vol. I. page 391 ).

“ Les soldats peuvent-ils faire la guerre lorsqu'ils ont des doutes sur la justice de cette guerre ?

“ Réponse. 1<sup>o</sup> S'il s'agit d'un soldat obligé au service militaire, il doit obéir, à moins que la guerre ne soit manifestement injuste ; car il ne lui appartient pas d'examiner les raisons de ses supérieurs.

“ 2<sup>o</sup> S'il s'agit d'un engagé volontaire, engagé avant la déclaration de la guerre, il peut obéir, car c'est pour obéir qu'il est engagé ; son cas est le même que le précédent.

“ 3<sup>o</sup> Quant à celui qui n'est pas engagé, il doit d'abord s'informer de la justice de la guerre, et dans le doute il ne peut s'engager. La raison en est que personne ne peut prêter son concours pour dépouiller son prochain d'un bien qu'il possède, s'il n'est certain que le prochain le possède injustement.

En nous bornant aux catholiques Canadiens qui s'engagent pour aller au Transval, la question est des plus simples. Il n'est pas même nécessaire pour appliquer les principes ci-dessus de

#### LA MESSE EST LA MEILLEURE PRIÈRE.

Sainte Monique, sur le point de mourir, disait à son cher Augustin : “ Mon fils, bientôt vous n'aurez plus de mère. Quand je ne serai plus de ce monde, priez pour mon âme et n'oubliez pas celle qui vous a tant aimé. Dans le grand sacrifice de l'Agneau sans tache, recommandez mon âme à Dieu ”. Le Saint n'oublia jamais les recommandations de sa mère.

savoir d'une façon précise si la guerre est juste ou non ; il suffit de constater qu'il y a un *doute sérieux* sur la légitimité de cette guerre. Cette constatation, les journaux anglais et les membres du parlement anglais se chargent mieux que nous de le faire, et qui-conque a tant soit peu muri la question sait combien l'opinion est partagée à ce sujet en Angleterre ; et que des hommes politiques sensés et ne confondant pas le patriotisme avec le "Jingoïsme" ont déclaré en plein parlement anglais que cette guerre est l'œuvre de spéculateurs éhontés ; " qu'elle sera la plus grande honte de ce siècle. " Monsieur Hyndman, démocrate anglais, constate que les juifs se sont emparés de toute la presse anglaise comme de la plupart des journaux français. Ce sont, ajoute-il, ces journaux juifs qui ameulent l'opinion contre le Transval et provoquent la guerre.

Jean-Baptiste n'avait donc qu'une chose à faire pour se montrer loyal envers Dieu et envers la Mère-Patrie : c'était de rester chez lui.



### *Les rosiers de l'abbé Cyrille.*

**T**ANDIS que le soleil descendait vers l'horizon et racontait en grands traits d'or la gloire de Dieu sur les prés et les collines, l'abbé Cyrille arrosait paisiblement ses rosiers dans le jardin du presbytère.

C'était un petit homme frêle et doux ; si frêle, que les contours indécis de son corps se perdaient dans les plis de sa soutane ; si doux, qu'aux Fontanettes, sa paroisse où on le vénérât comme un saint, un regard de lui calmait toutes les colères et soulageait toutes les douleurs.

Dans les années déjà lointaines de sa jeunesse, au temps où il n'était pas encore prêtre, l'abbé Cyrille avait traversé de terribles heures. C'est ainsi que, bien avant l'hiver, la neige était tombée sur ses cheveux. A cette époque, il comptait à peine vingt-

deux ans ; fraîchement débarqué à Paris, il y cherchait une position modeste, plein de confiance, plein d'espoir. Puis un jour, muni d'une lettre de recommandation, il s'était présenté aux bureaux d'une importante maison de banque. et pendant qu'il attendait, seul dans la pièce où on l'avait introduit, un jeune homme était entré, la plume à l'oreille, une liasse de papiers à la main. L'abbé Cyrille devait se rappeler toujours cette entrée banale. Plus d'un quart de siècle après, quand il y songeait, son être frémissait jusqu'aux moelles, et le souvenir précis de chacune des phases du drame d'un instant qui l'avait suivie défilait alors dans sa mémoire.

Le nouveau venu, un employé probablement, n'a point aperçu l'étranger qui se tient immobile, assis dans l'ombre. En revanche, il a vu du premier coup d'œil deux billets de cinq cents francs que plaque sur la table un presse-papier de métal. Ébloui tout à coup, fasciné, il les fixe, paraît hésiter, puis, d'un mouvement brusque, les saisit, les cache dans son portefeuille et sort...

Une invincible stupeur a paralysé Cyrille ; il n'a pas proféré une parole, et, quand le directeur le reçoit dans le bureau voisin, il est encore tout bouleversé. Néanmoins il expose sa requête, la poitrine brûlée par le contact d'un papier qui s'est échappé de la poche du malfaiteur, et que lui, le témoin du délit, il a recueilli, il a lu ; et enfin, au bout d'un moment, il s'en va, emportant des promesses et laissant à la banque, par la lettre de références qu'à conservée le directeur, le nom de l'hôtel où il est descendu. Puis les événements se précipitent. On constate un vol ; Cyrille en est accusé.

Le directeur de la banque fait personnellement une enquête ; un certain nombre d'employés sont interrogés, on les confronte avec Cyrille, mais lui ne reconnaît point le coupable parmi eux, et, sans raconter ce qui s'est passé sous ses yeux, il affirme que ces hommes sont innocents autant que lui-même. Ensuite il se renferme dans le silence absolu, et on n'obtient plus de lui aucun renseignement, aucun indice qui puisse éclairer les recherches. Après cela, la conclusion est inévitable : le voleur décidément,

c'est Cyrille, ou plutôt Jean-Cyrille Morel, car tel est alors le nom du pauvre calomnié.

Le directeur de la banque, redoutant pour sa maison le bruit d'une affaire de cette sorte, n'en avise pas la justice ; mais il accable l'infortuné de son mépris, il le chasse, et, en lui épargnant l'horreur d'un jugement public, il n'en laisse pas moins peser sur sa tête une de ces condamnations morales qui brisent aussi sûrement et peut-être plus douloureusement la vie d'un honnête homme que tous les châtimens légaux.

Tels étaient les souvenirs qui hantaient parfois comme un mauvais rêve les veillées du curé des Fontanettes. Mais sa vie à lui n'avait pas été détruite. Injustement accusé par les hommes, et comprenant que Dieu, qui le savait innocent, pouvait seul panser sa blessure et le consoler des iniquités terrestres, il s'était rappelé le temps de son enfance où, orphelin élevé par les prêtres, les joies du saint sacerdoce l'attiraient ; et, simplement, il s'était donné à Dieu.

Maintenant, tout ce que son cœur avait pu contenir de révolte s'était apaisé ; l'amertume s'était changée en miel, et il n'exceptait aucun homme dans les prières où il implorait pour ses frères les grâces et les dons du Seigneur ; oui, aucun homme, pas même cet inconnu dont le nom lui était demeuré mystérieux, ce malfacteur impuni qui n'avait point craint de le vouer à la honte. Ainsi il se trouvait heureux, n'ayant point d'ambition et ne demandant à la terre, en dehors des douceurs de son ministère sacré, qu'un peu de bien à faire et quelques roses à cultiver. Et son âme n'était plus qu'amour.

Il aimait ses humbles paroissiens des Fontanettes, il aimait son presbytère et le jardin qui en fleurissait les abords ; il aimait l'église fine et ajourée comme un joujou délicat, où tant de fois il s'était senti enveloppé d'une paix si sereine, d'une inquiétude si délicieuse, en élevant à ses lèvres le calice du divin pardon. Dans son adoration du Créateur, il s'attachait à la multitude des créatures, à tous les êtres, à toutes choses. Et, ce soir de juin, la suavité du parfum des fleurs et la magnificence des lueurs qui rou-

geoyaient au couchant l'exaltaient d'une telle reconnaissance, que, tout en inondant ses plantes d'une pluie d'eau fraîche, il se prenait à murmurer béatement, comme un hommage au dispensateur éternel de tant de merveilles, le doux cantique du bon saint François d'Assise : " Loué soit mon Seigneur avec toutes les créatures, singulièrement notre frère le Soleil, qui nous donne le jour et la lumière... Loué soit Monseigneur pour notre mère la Terre, qui nous soutient et nous nourrit, qui produit toutes sortes de fruits, les fleurs colorées et les herbes... "

Mais à ce moment la barrière du jardin s'ouvrit, livrant passage à un paysan misérablement vêtu qui s'arrêta, les yeux pleins de supplications, à deux pas du seuil, et le curé redressa aussitôt sa taille penchée et mit de côté son arrosoir.

" Ah ! c'est vous, mon pauvre Chabonneau, " lui dit-il. Et, sans imposer au paysan la gêne de formuler le motif de sa visite, il ajouta d'une haleine :

" Je suis allé au château ce matin, mon ami, mais M. Minoussier était sorti. J'y retournerai. "

Il y eut un silence. Chabonneau tournait et retournait son bonnet dans ses mains calleuses, en fixant le gravier de la petite allée ; puis le curé reprit avec une grande bonté :

" Aussi, mon pauvre Chabonneau, pourquoi braconnez-vous sur les domaines de M. Minoussier ? C'est une très vilaine action dont vous m'avez tout l'air de ne pas comprendre l'importance... Braconner, c'est une façon de dérober le bien d'autrui. "

Chabonneau baissa encore un peu plus la tête.

" Hélas ! monsieur le curé, dit-il, on ne s'amuserait pas à courir après le gibier de M. le maire, si on avait seulement un peu plus d'argent ou un peu plus de travail. "

Puis, avec désespoir, il brandit vers le ciel son poing fermé :

" A ! malheur de malheur ! Pourquoi donc que la Pauline a eu l'idée de coudre mon nom dans ma *cassiette* ?... C'est ça qui m'a perdu, monsieur le curé. J'ai de bonnes jambes, on ne m'aurait point mis la main dessus ; mais, comme je m'en savais, une branche a jeté à bas cette maudite *cassiette*, et va donc, bonsoir, décampe toujours, mon bonhomme ! M. Minoussier n'avait plus "

besoin qu'on me pige, allez ! Il avait la meilleure des preuves contre moi ! Satanée Pauline !

— La Pauline a cru bien faire, mon ami, répliqua paternellement l'abbé Cyrille, et c'est une excellente femme, vous le savez bien. "

Chabonneau s'adoucit.

" Ben oui, pardienne, c'est de gentils enfants qu'elle m'a donnés. Et tenez, ces choses-là, c'est à faire rougir les anges ; mais si on ne les aimait pas tant, les petits et la femme, on se laisserait pas si vite entraîner au mal. Ah ! je le lui ai dit, à M. le Maire, en le suppliant de ne point donner suite à l'affaire ; mais c'est un homme qui n'a pas d'oreilles pour écouter les pauvres gens !

— Lui avez-vous manifesté un véritable repentir, mon pauvre Chabonneau ? Lui avez-vous promis de ne plus recommencer ?

— Bah ! qu'est-ce que ça lui fait les promesses à M. Minoussier. J'y ai bien dit, allez : " Monsieur le maire, que je lui ai dit, je suis un brave homme, au fond, et si je vous donne mon honneur que je ne braconnerai plus chez vous, ce sera compris pour la vie. " A lors il s'est mis à rire, de ce rire qu'il a et qui ne fait pas de bruit que ça vous met la chair de poule, et il m'a répondu : " Père Chabonneau, qu'il m'a répondu, vous perdez votre temps, je déteste les jérémiades. Je ne vous en veux point d'avoir braconné dans mes bois ; vous prenez votre bien où vous le trouvez, mais moi, je défends le mien, et comme je vous ai pincé cette fois, ben j'en profite. Si vous êtes ou non un brave homme, je m'en fiche pas mal. La réussite n'est point aux braves gens, qui sont souvent des imbéciles, mais aux gens adroits, qui sont souvent des coquins. Si j'étais votre ami et vous donnais un conseil, je ne vous dirais pas : Ne braconnez plus, c'est mal, mais bien plutôt : Ne perdez plus votre *cassiette*, c'est imprudent. Et sur ce, flanquez-moi la paix !

Instinctivement, le bon curé joignit les mains, sans toutefois interrompre le récit de Chabonneau.

" Alors, monsieur le curé, continua ce dernier, j'ai vu que je n'avais plus qu'à me taire, et je me suis pensé : S'il y a un homme qui puisse obtenir quelque chose de ce tigre-là, — oh ! pas pour

moi, ma foi non, mais à cause des petits et de la femme! — C'est seulement M. le curé. Oh! celui-là, y a pas à dire, tout chien qu'il est au pauvre monde, M. le maire estime M. le curé, et bien! C'est même cette estime qui nous permet encore de croire que ce chrétien-là pourrait avoir une âme comme nous!"

Le curé ne put s'empêcher de sourire. Il n'avait eu guère que des rapports officiels avec le maire des Fontanettes; mais il lui avait été impossible de ne pas être frappé de la déférence que lui avait témoignée toujours ce fonctionnaire radical, enragé mangeur de prêtres.

Un jour même, M. Minoussier, en quittant l'abbé Cyrille, lui avait tendu la main, et d'un ton brusque, qui était très cordial :

"Monsieur le curé, avait-il dit, je sais bien que les saints n'existent pas; mais tout le monde me répète que vous êtes bon comme un saint, et je vous crois bien capable de les inventer... Comme je suis sûr que vous vous occupez parfois de mes affaires, là-haut, voulez-vous me permettre de m'occuper ici bas des vôtres?"

— Monsieur le maire, avait répondu l'abbé Cyrille, touché de l'intention et en remerciant M. Minoussier, chaque soir et chaque matin je prie pour vous le Roi du ciel; si vous avez la bonté de prier pour moi les autorités de la terre, demandez-leur de me laisser vivre et mourir aux Fontanettes. et je vous en serai bien reconnaissant."

La réminiscence de ce menu fait effleura soudain l'esprit du curé; puis, revenant à l'espèce de doute qu'avait émis Chabonneau à propos du maire, il s'écria, en frappant amicalement sur l'épaule du paysan :

"Certes, moi garçon, M. le maire a une âme comme vous et moi. Croyez bien que Dieu ne l'oublie pas plus qu'il ne nous autorise à l'oublier nous-mêmes; et qui connaît ses desseins sur cette âme que vous nieriez volontiers? Saint Paul ne fut qu'un pharisien d'abord... En attendant, mon bon Chabonneau, je vais employer pour la première fois et de mon mieux le crédit que vous me supposez auprès de monsieur Minoussier. Ne dormez pas trop mal, mon ami, et gardez-vous de gronder la Pauline; priez-la au contraire, de coudre votre nom dans votre casquette neuve..."

ça vous apprendra à ne la perdre que là où on pourrait la ramasser sans danger. J'ai lu quelque part un proverbe que je m'en vais vous dire : " Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas ! " Voilà qui est vrai. Quand les hommes ne nous voient pas, mon enfant, Dieu nous voit, et c'est bien plus grave ! "

Le pas de Chabonneau s'éloignait, sonore, sur la grande route. Un peu plus distrait qu'auparavant, l'abbé Cyrille reprit son arrosoir ; mais il était dit que les rosiers du presbytère ne boiraient pas en paix, par cette belle soirée. Un roulement sourd se fit entendre, et bientôt, dans un nuage de poussière, une voiture s'arrêta devant la petite porte. C'était la victoria de M. Léon Minoussier, maire des Fontanettes.

Un homme déjà grisonnant, mais encore robuste en sa haute taille fière, correct, élégant même, et portant à la boutonnière, en attendant le ruban rouge, la petite violette de l'instruction publique, franchit le marchepied et se découvrit respectueusement pour entrer dans le jardin du presbytère.

" Bonsoir, monsieur le curé, fit-il, la bouche riante et la main ouverte ; on m'a dit que vous étiez monté au château ce matin, et comme cette visite me laisse espérer que vous allez enfin me procurer le plaisir de vous être agréable, je me suis empressé de vous éviter l'ennui d'une seconde course. "

Tout joyeux, pour Chabonneau, de cette belle humeur et de cette bienveillance, le curé conduisit M. Minoussier dans sa chambre. Elle était bien exigüe, peu meublée et complètement dépourvue d'objets d'art ; mais un grand crucifix d'ivoire semblait en protéger l'étroite couchette, et deci, delà, des bouquets de fleurs s'épanouissaient dans des vases de grès, parant d'un air de fête les murs lambrissés de noyer.

Dès que le maire fut installé dans l'unique fauteuil de la maison, l'abbé Cyrille hâta l'attaque.

" Monsieur le maire, dit-il, je vous suis d'autant plus reconnaissant de votre bon vouloir et de la peine que vous avez prise, que j'ai, en effet, une grande faveur à implorer de votre clémence. J'ai vu hier, tout désolé et bien misérable, le père Chabonneau, qui vous a gravement offensé, et qui... "

En une seconde, l'expression amère qu'avait revêtue le rude visage du maire s'assombrit ; d'un geste bref, M. Minoussier figea sur les lèvres de son pieux interlocuteur la phrase commencée.

“ N'achevez pas, je vous en conjure, fit-il, — et cette prière ressemblait fort à un ordre. — Je suis arrivé ici avec un désir sincère de vous obliger, monsieur le curé ; mais, voyez-vous, quand *celui-ci* lui-même, — et de la main droite il désignait irrévérencieusement le crucifix de l'alcôve, — quand *celui-ci* lui-même s'animerait pour m'adresser la demande qui est dans votre pensée, ma réponse ne varierait pas d'un mot. Il y a assez longtemps que Chabonneau dépeuple mes bois et que je l'avertis de se tenir. Je l'ai attrapé en flagrant délit cette fois : tant pis pour lui ! ”

Un peu interdit d'abord, blessé surtout jusqu'au fond du cœur par le terme méprisant de “ celui-ci ”, dont le maire s'était servi pour nommer son bien-aimé Sauveur, l'abbé Cyrille contint cependant l'expression de son indignation.

“ Je sais aussi bien que vous, monsieur le maire, objectait-il très doucement, que Chabonneau est fautif ; je l'ai vertement tancé ce matin même, et le chapitrerai de nouveau, soyez-en certain ! Mais il m'a promis et vous promettra d'être dorénavant respectueux de votre propriété ; et songez qu'il est pauvre, plus tenté peut-être qu'un autre, songez qu'il a une femme et deux petits enfants... ”

A ces mots, le maire éclata de rire, de ce rire silencieux qui épouvantait Chabonneau.

“ Allons, monsieur le curé, dit-il, cette antienne ne sied pas à une bouche comme la vôtre. Ah ! sapristi, je la connais celle là ! La femme, les enfants, quand ce n'est pas la mère aveugle, le père paralysé ! Non, voyez-vous, monsieur le curé, je suis un trop vieux lapin moi, il ne faut pas me la faire ! ”

Et comme le curé, tout à fait interloqué cette fois, se taisait, Minoussier sembla se caler plus confortablement dans son fauteuil ; puis, avec une courtoisie où perçait une sorte d'ironie froide, il ajouta :

“ Monsieur le curé, si désintéressé des œuvres de ce monde que vous viviez ici depuis plusieurs années, vous n'avez pas été

pendant sans entendre parler d'un homme nommé Charles Darwin et d'un livre intitulé *l'Origine des espèces*. Je ne me pique pas d'être un savant, encore moins un philosophe. et je vous avoue que de tout ce fatras de physiologiste anglais, je n'ai retenu qu'une formule ; mais elle vaut, appliquée aux besoins de la vie pratique, toute une fortune : " Tue-moi, ou je t'extermine. " Telle est ma devise. Apprenez-la à Chabomeau, qui en profitera peut-être. Quant à moi, vous voyez que jusqu'à présent on ne m'a pas tué. "

( à suivre )

## VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

### L'APOTRE

( suite )

Plus tard, lorsque les années, l'union habituelle avec Dieu, et les continuelles victoires qu'il remportait sur lui-même l'eurent rendu absolument indifférent à tout ce qui est des sens, il se montra plus facile. Il ne craignit plus alors de converser un peu plus longuement avec les femmes, quel que fût leur âge, quelle que fût leur condition. En leur parlant, il restait ordinairement debout, les mains croisées sur sa poitrine ; et il tenait ses yeux baissés de telle façon que jamais la curiosité féminine la plus industrieuse ne pût parvenir à discerner la couleur de ses prunelles.

En cette attitude, il recommandait aux jeunes personnes de veiller sur leur imagination et sur leurs regards, de se respecter dans leurs paroles, de fuir les vanités, d'aimer tendrement Marie-Immaculée et son divin Fils. Il leur dépeignait en termes sublimes le bonheur d'un cœur qui se garde toujours pur.

Aux personnes pieuses, il parlait de la pratique plus parfaite des vertus chrétiennes, de l'esprit de pénitence, de l'union avec Dieu. Il leur conseillait, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, diver-

ses pratiques de piété en l'honneur du Très-Saint-Sacrement, de la Passion de Notre-Seigneur, de Marie-Immaculée, de saint Joseph et des autres saints.

A toutes les personnes du sexe, le serviteur de Dieu donnait les conseils les plus en rapport avec leur situation respective, qu'elles fussent de condition libre, ou engagées dans les liens du mariage, ou veuves ; maîtresses de maisons ou au service des autres. La confiance qu'il leur inspirait était telle que beaucoup d'entr'elles ne se contentaient pas de lui demander des encouragements au bien, ou des paroles d'édification. Elles avaient encore recours à ses conseils dans leurs embarras domestiques, et même dans leurs infirmités corporelles et dans les maladies des personnes de leur famille ou de leur maison. Dans leur pensée, Fr. Félix était un saint ; il ne devait donc être étranger à rien ; il devait avoir lumière pour toutes les difficultés, solution pour tous les doutes, remède pour tous les maux. Le saint homme écoutait leurs communications avec une patience angélique ; et son attitude, l'expression de sa physionomie, en un mot tout en lui disait clairement que son âme était au-dessus de tout ce qui est de la chair et des sens.

Une après-midi, à l'heure de la sieste, comme Fr. Félix était dans sa cellule à réciter des *Miserere* pour les âmes du purgatoire, il entendit une femme du voisinage qui chantait une chanson assez légère. Usant de l'autorité que lui donnait alors son âge, il fit prier cette femme de venir lui parler. Lorsqu'elle fut en sa présence, il lui reprocha sa faute. — “ Mais, mon Frère, répondit la femme, je n'avais nulle mauvaise intention ; je ne voulais qu'endormir mon petit enfant qui est assez pénible. ” — “ Et vous croyez, repartit le Frère, qu'avec de telles chansons vous endormirez votre enfant ? Non, vous dis-je. Avec de pareils chants, vous éloignez les anges de son berceau, et vous y attirez les démons qui finiront par le rendre méchant comme eux. ” — La pauvre femme se mit à pleurer. — “ Ecoutez-moi bien, lui dit Fr. Félix ; je vais vous apprendre une chansonnette qui a une merveilleuse efficacité pour endormir les enfants. ” — Il se donna alors la peine de répéter à la bonne femme, jusqu'à ce qu'elle les eût bien

gravées dans sa mémoire, quelques strophes naïves dans lesquelles Dieu et les saints n'étaient point oubliés. — " Toutes les fois, ajouta-t-il, que votre enfant ne voudra pas s'endormir, chantez-lui ces couplets, il s'endormira comme un petit ange, je vous en donne ma parole. — " La bonne femme obéit ; et l'expérience lui démontra que la parole de F. Félix, n'avait pas été vaine. Et lorsque d'autres mères, ses voisines, se plaignaient à elle de ne pouvoir endormir leurs enfants : — " Allez trouver Fr. Félix, leur disait-elle ; il a de précieuses recettes pour calmer les enfants les plus pénibles. "

Mais qui pourrait dire le zèle du serviteur de Dieu pour la conversion des pécheurs !

Quand il apprenait que certaines gens vivaient dans le désordre, il ne craignait pas d'aller les trouver. Dans un langage humble et ferme, il leur représentait la gravité de leur faute, l'énormité du scandale qui en résultait pour le prochain, les châtimens éternels auxquels ils s'exposaient s'ils étaient surpris par la mort. Bref, il faisait si bien qu'un beau jour ces pécheurs allaient se jeter aux pieds d'un confesseur et réclamaient avec larmes leur réconciliation avec Dieu. Bien des prêtres déclarèrent avoir vu venir à eux des pécheurs, de la conversion desquels tout le monde désespérait, et qui, interrogés sur le motif principal de leur retour, affirmaient n'avoir été amenés au repentir que par les exhortations et la parole du saint Fr. Félix.

S'il apprenait que des haines divisaient les individus ou les familles, il allait visiter tour à tour les adversaires. Ce silencieux obstiné n'hésitait pas alors à rompre avec toutes les habitudes de sa vie. Il savait raconter des histoires intéressantes, d'agréables paraboles qui amenaient bon gré mal gré la gaieté dans les cœurs aigris et chagrins, et les disposaient peu à peu à écouter la parole de réconciliation. Le bon Frère ne mettait fin à ses démarches que lorsque les adversaires avaient mis fin à leurs divisions.

Les frères Alessi, habitants de Nicosie, vivaient en mauvaise intelligence, et scandalisaient tout leur quartier par le spectacle incessant de leurs disputes. S'étant pris de querelle un jour sur la

voie publique, des paroles ils en vinrent aux coups, et, se lançant de grosses pierres, ils menaçaient de s'entre tuer. Au plus fort de leur lutte, Fr. Félix vint à passer. Tombant aussitôt à genoux entre les combattants, il pria Dieu de leur pardonner et de les réconcilier. Les pierres volaient autour de sa tête et de ses épaules, mais par la permission divine, aucune ne l'atteignit ; et pendant tout ce temps le charitable Frère criait en pleurant : " La paix, pour l'amour de Dieu, la paix ! " — Enfin, terrassés par l'humilité, par les larmes, par les prières du saint homme, les adversaires mirent fin au combat ; unissant leurs mains dans la main de Fr. Félix, ils jurèrent de vivre désormais en bons frères.

Après cette victoire, le serviteur de Dieu entra chez la bonne Sœur Fidèle qui, de l'intérieur de sa maison, avait assisté à la scène précédente. Voisine des frères Alessi, et souvent troublée dans ses pieux exercices par le bruit de leurs querelles, Sœur Fidèle avait pour eux moins que de la sympathie. Aussi ne put-elle s'empêcher de dire avec une certaine aigreur à Fr. Félix : — " Que ne laissez-vous ces gens à leurs affaires habituelles ? S'intéresser à eux et leur parler, c'est faire un péché mortel. " — C'est vous qui le commettez le péché mortel, en parlant ainsi de votre prochain, répartit vivement le saint Frère ; et vous devez faire sérieusement pénitence si vous voulez que Dieu vous pardonne. " — C'est ainsi que notre Bienheureux savait corriger à l'occasion ce qu'avait de trop amer le zèle de certaines âmes d'ailleurs pieuses.

Qui pourrait dire ce que Fr. Félix s'imposa de prières, de veilles, de jeûnes, de mortifications pour obtenir à de pauvres pécheurs la grâce du repentir et le salut éternel. Le P. Macaire entrant un jour à l'improviste dans la cellule du saint homme, à l'heure de la sieste, le trouva en train de se flageller d'une façon épouvantable. — " Assez, assez, cria le P. Macaire, je vous défends de continuer. " — Fr. Félix s'arrêta ; mais se tournant, les yeux baignés de larmes, vers son supérieur : — " Mon père, lui dit-il, permettez-moi de continuer, je ne frapperai pas si fort si vous voulez, mais en grâce que je puisse me flageller encore ; c'est pour un pauvre pécheur qui, en ce moment même, est à son péché. O mor-

Dieu, s'il était frappé par la justice divine ! " — Le P. Macaire imposa alors par obéissance à Fr. Félix de lui confier sous le secret, le nom du pécheur. Félix obéit, et le Père lui permit de continuer à se flageller.

A quelque temps de là, l'infortuné pécheur périt misérablement, assassiné par un rival. En apprenant cette mort, Fr. Félix redoubla ses macérations et ses prières, et un jour, l'âme de son protégé lui apparut. — " Je viens te remercier, lui dit elle. Bien que frappé d'un coup mortel, j'ai pu me repentir avant de mourir, et Dieu m'a fait miséricorde ; c'est toi qui m'as obtenu la grâce du repentir. C'est encore toi qui, par tes prières et tes pénitences, as abrégé le temps de mon expiation dans le purgatoire. Grâce à toi, je suis heureux pour l'éternité ; sois béni ! "

C'est par le P. Macaire que l'on sut plus tard ces détails : de lui même, Fr. Félix n'en aurait certainement rien dit. Mais après que Félix, contraint par l'obéissance, eut révélé le nom du pécheur au P. Macaire, celui-ci l'obligea à lui faire connaître tout ce qu'il saurait sur cette âme. Et le Père racontant ce fait, ajoutait : — " Ceci nous apprend deux choses : la première, que c'est une œuvre très sainte et très méritoire de travailler à la conversion des pécheurs. La seconde, que nous ne devons porter de jugement sur le sort éternel d'aucune âme. Plusieurs qui meurent tranquillement dans leur lit, après avoir reçu tous les sacrements, sont peut-être damnés. Et tel qui périt de mort violente, après avoir vécu jusqu'à la fin dans le désordre, peut cependant se repentir et être éternellement sauvé. "

Lorsque, pour la conversion des pécheurs, Fr. Félix croyait le miracle nécessaire, il y recourait tout simplement comme à un moyen que Dieu mettait à sa disposition ; le fait suivant nous en est une preuve.

Dès le siècle dernier, l'Italie, surtout dans ses provinces méridionales, commençait à être possédée par cette funeste passion de la loterie, que les révolutions modernes ont prodigieusement développée. De nos jours, pendant que l'Etat italien en profite pour attirer des millions dans ses caisses vides, on peut constater

les ravages exercés par cette passion dans les masses populaires ; les familles se ruinent, les âmes se perdent. Fr. Félix ne pouvait manquer de s'élever par tous les moyens possibles contre cette dangereuse tendance.

En 1756, deux jeunes hommes de Messine, ayant follement compromis leur avoir, pensèrent rétablir leurs affaires en jouant à la loterie, mais ils voulaient jouer à coup sûr. Déjà la renommée du thaumaturge de Nicosie se répandait par toute la Sicile ; ils entendirent parler de lui. — “ Voilà notre affaire, se dirent-ils, allons trouver ce saint homme, il ne doit rien ignorer. Nous lui demanderons de nous indiquer les numéros qui doivent gagner ; de cette façon nous sommes sûrs de réussir. ” — Sitôt dit sitôt fait ; ils partent pour Nicosie, et à peine arrivés dans cette ville, ils vont au couvent des Capucins demander Fr. Félix et lui exposer leur requête.

Après les avoir écoutés, le saint homme leur remontra d'un ton grave combien il est indigne d'un chrétien et même d'un homme raisonnable de demander la fortune aux chances du hasard. — “ Un travail honnête et la confiance en Dieu, leur disait-il, sont les seules choses que vous devez rechercher. *Aide-toi, Dieu t'aidera*, c'est le vieil adage. Vous l'avez oublié, mais vous ferez sagement de le méditer. ” — Il eut beau développer ce thème, et parler en termes émouvants de l'honorabilité du travail, et des miséricordieuses prévenances de Dieu envers l'homme qui sait ce qu'il doit et ce qu'il peut ; nos deux aventuriers demeuraient insensibles. S'enrichir à la loterie, en y jouant à coup sûr, était toujours leur idée fixe. Prières, supplications, promesses magnifiques, tout fut par eux mis en œuvre pour amener l'homme de Dieu à leur révéler ce qu'ils désiraient.

Voyant l'inutilité de ses remontrances, Fr. Félix, comme éclairé d'une lumière soudaine, leur dit tout à coup : — Eh bien ! venez demain matin de bonne heure ; vous aurez ma réponse. ” Dans la pensée que le Frère leur révélerait les précieux numéros, les deux Messinois passèrent la nuit à bâtir des châteaux en Espagne, et aux premières lueurs de l'aurore ils se présentaient au couvent des Capucins. Or, ce jour-là était précisément le pre

mier lundi du mois, jour où étaient ouvertes les portes du caveau funéraire des religieux. Fr. Félix qui avait passé la nuit en prière dans le caveau, y introduit les deux étrangers et les conduit en face du cadavre du P. Jean-Marie de Geraci, mort soixante ans auparavant, et duquel nous avons déjà parlé. Ce cadavre était exposé dans une niche, debout, les mains croisées sur la poitrine. Sans autre préambule, Félix interpelle le mort: — " Père Jean-Marie, est-ce la volonté de Dieu que je donne à ces jeunes gens des indications pour la loterie? " Les deux Messinois étaient tout yeux et tout oreilles. Soudain le cadavre étend ses bras desséchés, et agita la tête, crie par trois fois: *Non, non, non!* Puis il reprend son immobilité première.

Un tigre enragé fondant à l'improviste sur les deux étrangers ne les eût pas effrayés davantage que la vue de ce cadavre s'agitant et parlant. Eperdus, hors d'eux-mêmes, ils s'élancèrent hors du caveau, et sans regarder derrière eux, ils s'enfuirent jusqu'à l'auberge où ils étaient descendus. Là ils tombèrent en syncope; on dut appeler un médecin qui, pour prévenir une congestion, leur fit immédiatement une saignée. La crise passée, ils repartirent pour Messine et ne voulurent plus jamais entendre parler de loterie ni de numéros gagnants.

Le bruit de ce fait extraordinaire se répandit promptement dans toute la ville de Nicosie, et de là dans les montagnes et les vallées de la Sicile, et y inspira une terreur salutaire aux amateurs des jeux de hasard.

( à suivre. )

†  
IHS

Le 1<sup>er</sup> Décembre prochain, la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

.....  
DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,  
A JEANNE D'ARC ( VIA OTTAWA. )